

Les Livres de la semaine

Maurice Barrès : *Mes Cahiers* (tome septième) (Plon).
Marie Gevers : *Madame Orpha* ou la *Sérénade de mai* (Attinger).

Dix ans après la mort de Barrès, les opinions sont, à son sujet, fort divergentes. On l'a vu d'abord s'éloigner, de l'éclatante réprobation de Montherlant à la foule des obscures inimitiés, ce fut toute une série de reniements. Ceux-là mêmes qu'il avait enchantés naguère n'osaient plus prononcer son nom qu'avec embarras. Quoi, cette magie composite et disciplinée, cet amour de soi non sans souffrance, cette analyse ardente et lourde d'artifices, n'éveillaient-ils chez les vivants qu'un si faible écho?... Il semble maintenant que Barrès ait simplement subi cette éclipse temporaire qui est la rançon de toutes les gloires. On le mesure mieux, on voit plus clairement son importance, sa grandeur. Et s'il n'apparaît plus aujourd'hui ce prince de la jeunesse qu'il ne cessa d'être sa vie durant, c'est peut-être beaucoup plus effet de l'absence que du refus. Qui donc d'ailleurs peut se targuer d'être actuellement prince de la jeunesse? Les jeunes hommes n'ont plus d'idoles, peut-être parce qu'il n'est point d'écrivains qui satisfassent à cette grandeur que la jeunesse a toujours réclamée de quiconque prétendait à acquérir sur elle la maîtrise.

Pour ceux qui, en dépit de la mode, gardaient pour Barrès un secret penchant, la publication des *Cahiers* fut, avouons-le, une déception. Ils imaginaient plus de tragique derrière le beau jeu des attitudes barrésiennes? A cet analyste ils prêtaient une vie intérieure plus riche. En vérité, ils s'étonnaient de n'entendre qu'un chant si étroit, de ne saisir qu'une source si faible. Là encore, n'y avait-il pas méprise? On a eu tort de présenter l'ensemble des *Cahiers* comme une sorte de journal intime. Il s'agissait plutôt d'une suite de notes, d'ébauches, de brouillons?

Et pourtant, il semble que ce septième tome des *Cahiers* vienne démentir notre propos (qui, néanmoins, s'applique à l'ensemble).

En effet, ce que nous livrent ces notes spontanées, ces morceaux épars, c'est bien la plus secrète région de l'esprit de Maurice Barrès. Tout à coup (et c'est là ce qui fait la puissance quasi « romanesque » de ce livre) nous quittons le domaine des préparations, des artifices, pour entrer dans celui des confidences. C'est que peut-être en 1908 et 1909 la vie a eu pour Barrès plus d'importance que les livres. Certes, il publie *Colette Baudouche*. Mais combien compte davantage pour lui le suicide de son neveu Charles Demange! Entre la littérature et la vie, l'événement le contraint de choisir. Et il commence de choisir la vie. « Aujourd'hui, jour où s'achève ma quarantième année, j'ai senti comme un ennui de penser à moi-même, voire à mes doctrines, et de plus en plus je caresse le désir d'une vie nouvelle sous un nom nouveau : m'enfoncer dans le taillis pour y mourir. »

La phrase commence sur le plan de la littérature (sur le plan de « l'ancien Barrès »). Puis, tout à coup, elle se résout en une plainte qui révèle l'angoisse : « m'enfoncer dans le taillis pour y mourir ». Par delà l'homme de lettres, l'artiste, le magicien, nous touchons l'homme qui sait souffrir.

La phrase commence sur le plan de la littérature (sur le plan de « l'ancien Barrès »). Puis, tout à coup, elle se résout en une phrase qui révèle l'angoisse : « s'enfoncer dans le taillis pour y mourir ». Par delà l'homme de lettres, l'artiste, le magicien, nous touchons l'homme qui sait souffrir.

Le fait de la souffrance : voilà sans doute la révélation essentielle que nous apporte cette suite de *Cahiers*. Nous y voyons Barrès découvrir que les attitudes ne suffisent pas. Certes, il s'ennuie — et la politique suffit à peine à tromper cette morne désolation qui fait le fond même de son caractère — mais soudain, l'ennui est rompu par l'angoisse. C'est un jeune corps de suicidé qu'il faut veiller : « ce grand garçon vivant, souriant, encore tout plein des gestes de son enfance, le voilà devenu cette masse, cette figure boursouflée, sans âge avec ce turban d'ouate sanglante. Et ce râle terrible qui dura huit heures. » Puis, comme en un cri, cette imploration d'où toute littérature est bannie : « Charles ! c'est cela que tu as voulu ! »

Désormais, nous ne connaissons plus le Barrès que n'avait jamais mordu la vie. Il y a en lui ce poids de douleur, ce cadavre qu'une main de femme a couché... Une présence est là, près de lui, en lui, dont il ne pourra plus se défaire. Qu'il lise Pascal, qu'il songe à Napoléon ou à Jeanne d'Arc, Barrès est maintenant parvenu à cette période où l'on ne peut plus ne tenir compte que des idées ou des frémissements. « Dans toute la vie de Jeanne, ce qu'il y a d'effroyable, c'est de voir la sensibilité de cet être. » Cette note n'est point d'un littéraire, mais d'un homme; elle ne révèle pas seulement une intelligence d'analyse, mais une âme. La douleur pourtant ne supprime rien chez Barrès, elle l'exalte et le purifie à la fois. Il y a dans les impressions que nous livrent ses *Cahiers* un étrange mélange de désespoir et de simplicité paisible. La complexité subsiste, parce que sans doute elle fait partie de la nature même de Barrès, mais elle cesse d'être un arrangement pour devenir une sorte de partage intérieur, de débat profond. Né artiste, Barrès reste artiste dans la douleur. Il gagne seulement en puissance. Il s'élargit, il livre sa véritable nature, son instinct, tout à la fois son âme et son animalité !

Tout l'intérêt du septième tome des *Cahiers* d'ailleurs n'est pas là. Cette lecture permet de fixer un point d'histoire littéraire, presque d'histoire psychologique.

On comprend désormais l'envie patiente,

la jalousie cruelle et calculée qui, pendant trente années, a conduit M. André Gide à jouer les anti-Barrès. On voit maintenant ce que l'auteur des *Nourritures terrestres* convoitait chez son rival.

A l'origine, l'attitude intellectuelle de Barrès est bien proche de celle d'André Gide. Même goût du jeu, même intelligence dissociatrice, même ironie envers soi-même et envers les autres. Qu'on relise *Bérénice* et *Les Nourritures terrestres*, on verra jusqu'à quel point dans les défauts mêmes, dans certain lyrisme éloquent, la parenté frappe !

Tout à coup, Barrès prend du champ. Il devient soudain ce que M. Gide a toujours été impuissant à être dans ses œuvres : un homme. Il se révèle en lui une capacité de souffrance — et d'une souffrance d'où sort un élan vivificateur — que M. Gide n'a jamais connue. Il brise cette épaisseur de glace qui le séparait de la vie et la rejoint. M. Gide est impuissant à rejoindre la vie. Les personnages même de ses romans — *Cave du Vatican* ou *Faux Monnayeurs* — ne sont que des caricatures ou des ombres. Barrès écrit *Les Déracinés* (où quoi qu'ait feint d'en penser l'auteur de *Prétexes*, la thèse importe bien moins que les caractères.) M. Gide reste encore inapte à vivifier un récit au point d'en faire un roman. Barrès note (et précisément dans le Cahier que nous analysons) : « Je ne dis pas : Je le crois; je dis : je l'aime. »... Et M. André Gide sent bien, lui, qu'il sera toujours incapable d'aimer. Faut-il expliquer autrement une longue et jalouse rivalité? Est-il besoin d'autres motifs, d'autres raisons?

Je ne connais rien pour ma part qui permette mieux de mesurer certaine impuissance propre à M. Gide que ces *Cahiers* si humains et si douloureux de Barrès.

Urgence?

fringère

5 Janvier 1934